

# Nancy

# Condorcet

vite  
d'impressions par

# A. Simon

Avec 12 Illustrations  
EN PHOTOGRAVURE

A. Recourveur.  
Clichés MORRELL  
Jumelle BELLINI



Couverture  
d'Adrien RECOURVEUR

NANCY  
ETABLISSEMENTS ALBERT BARBIER  
4, Quai Choiseul, 4

1907

aperçoit ses bancs et ses tilleuls porte son nom et en fait aussi partie. C'est ainsi qu'en quittant la rue du Pont-des-Religieuses, si l'on veut contourner l'Hôtel de Ville et le Marché-Couvert, il faut monter une petite rue, sur la plaque indicatrice de laquelle on lit : « Place de l'Hôtel-de-Ville ».

Deux rues parallèles s'abritent derrière les deux importants bâtiments de notre Cité.

L'une s'appelait jadis : rue Derrière-la-Halle ; puis on a modernisé le nom, et c'est maintenant la rue Derrière-le-Marché. Certes, cette désignation n'a rien que de très exact, mais elle n'a pas dû demander à son auteur un grand effort d'imagination, et elle ne nous apprend rien de bien intéressant. Si l'on généralisait ce mode de baptême, tout édifice public isolé pourrait servir à fournir les noms de trois rues au moins : rue Derrière-le-Marché, rue à droite du Marché, rue à gauche du Marché ; on aurait, de plus, la place devant le Marché.

La banalité de cette désignation m'a toujours désagréablement impressionné, et je me suis souvent surpris à souhaiter la naissance, rue Derrière-le-Marché, d'un petit prodige qui pût, lors de sa mort, léguer au monde ses travaux, à Commercy sa gloire, et à sa rue..... son nom (1).

Comme toutes les rues cachées, la rue Derrière-le-Marché est calme. Ses habitants jouissent d'un privilège inestimable : le manque de *vis-à-vis*. En face d'eux, les murs sont les seuls témoins de leurs faits et gestes ; on peut faire sa toilette près de la fenêtre ; on peut se lever et se coucher les persiennes ouvertes ; on peut, si l'on s'aime, s'embrasser impunément, et impunément se battre si l'on se déteste : c'est la sécurité absolue, l'absence complète des regards indiscrets.....

Dans deux occasions seulement, la rue s'éveille :

Les jours de marché, de bon matin, les cris peu harmonieux des petits pores annoncent l'arrivée successive des voitures des marchands. Et bientôt, lorsque toutes ces voitures sont au complet, les pauvres bêtes tirées, qui par une patte, qui par une oreille, font un concert à fendre l'âme et le tympan. Toute la

(1) Le petit prodige n'a pas eu besoin de naître. Depuis le mois d'avril, la rue Derrière-le-Marché s'appelle la rue Careano.

Le Conseil municipal a fait acte de juste reconnaissance en rappelant de cette façon, les généreuses libéralités du regretté mari de M<sup>me</sup> la marquise Careano.

matinée, la rue, généralement déserte, s'anime, est le théâtre d'un perpétuel va-et-vient.

Le premier dimanche de chaque mois, à l'extrémité de la rue, une porte s'ouvre aussi de grand matin, et quelques hommes dévoués, réunis par la sonnerie impérieuse d'un clairon, font sortir tout le matériel extincteur des incendies.

Ce sont nos bons pompiers qui vont à l'exercice.....

La rue de l'Abreuvoir, parallèle à la rue Derrière-le-Marché, est calme comme elle, et comme elle silencieuse. On n'y aperçoit que des voitures et des charrettes. Parfois un homme apparaît, donne à une roue un coup de torchon ou un coup de marteau, puis disparaît. Et c'est, dans cette rue, l'unique manifestation de la vie. D'ailleurs, dans la journée, ces voitures ne gênent personne, puisqu'il ne passe âme qui vive : elles ne rappellent leur présence qu'aux noctambules commerçants, aux jeunes gens qui s'y heurtent, en folâtrant par la nuit noire, à la sortie du bal de la Renaissance.....

Servant de jonction entre la rue Derrière-le-Marché et celle de l'Abreuvoir, la rue Cour-Lorraine offre à notre curiosité le spectacle d'une grosse tour rudimentaire, qui n'a jamais dû arrêter d'invasions. Il serait superflu de faire la description de cette petite rue tortueuse, car elle affecte la même forme que la rue des Juifs : ce sont les mêmes ruisseaux, les mêmes bornes, les mêmes sinuosités ; enfin, dernière analogie, alors que la rue des Juifs conduit à l'église, la rue Cour Lorraine conduit à l'Hôtel de Ville : c'est une rue des Juifs laïcisée.....



## XX. — La Rue des Capucins et les Casernes d'Infanterie

J'ai lu quelque part que les villes s'agrandissaient dans la direction de l'Est. On expliquerait ce fait — peut-être contestable — par des considérations géographiques, climatologiques, anthropologiques, philosophiques et humoristiques, telles que la crainte des océans, et l'attrait des montagnes.

Du moins, cette loi se trouve confirmée à Commercy — car c'est du côté de l'Est, à l'extrémité de la rue des Capucins, que nous voyons notre ville prendre la plus grande extension.

Je m'empresse d'ajouter qu'il y a, à cela, deux raisons particulières indépendantes de la loi générale :

D'abord l'impossibilité manifeste de bâtir dans une autre direction — arrêté que l'on serait par le canal, la voie ferrée, les avenues et les bois.

En second lieu, à nouveaux habitants, nouveaux logements. Or, il nous arriva, dans notre Commercy, il y a tantôt dix-huit ans, une famille de quinze cents personnes, qu'il fallut caser dans des baraquements spéciaux. Cette famille s'appelait le 154<sup>e</sup> d'infanterie. Les chefs cherchèrent des appartements aussi voisins que possible du quartier. Ce fut pour les constructeurs de maisons une véritable aubaine — et maintenant, la rue s'allonge peu à peu jusqu'aux casernes.

Au début, l'asile offert au régiment se composait de bâtiments de bois que les enfants appelaient avec assez de mépris, les « baraques ». Ces « baraques » étaient consciencieusement goudronnées pour protéger nos soldats contre le froid et l'inondation. Et en effet, jamais on n'y trouva un homme gelé, et la Meuse n'osa point déborder jusque-là.

Mais le feu, plus avisé, voyant dans ces planches brunies une proie facile, s'en empara un bel après-midi de printemps, le 1<sup>er</sup> avril 1890. Vers cinq heures du soir, le bruit se répandit en ville que les « baraques » brûlaient ; et le 10<sup>e</sup> hussards, arrivant en notre ville, reçut comme *poisson d'avril* l'ordre d'aller faire la chaîne.....

Jugez de notre joie d'enfants qui vont assister à un beau feu d'artifice — joie sans mélange, car nous savions qu'il n'y aurait pas de victimes, pas de femmes en danger, sauf les trois cantinières.....

Et ainsi nous assistâmes, l'âme sans peur et sans reproche, au spectacle de ces vastes flammes dévorant les constructions, des soldats s'enfuyant à travers champs, emportant leurs lits, leurs sacs et leurs fusils..... Mais les malins s'empressèrent d'oublier, dans les chambrées, les paquets de vieilles cartouches qui, aux jours de marche, les surchargeaient pour leur entraînement. Et de temps en temps, les délaissées explosaient, ajoutant une note et une lueur au crépitement et à l'éclat de l'incendie.

Le Budget, d'ailleurs, eut seul à souffrir du sinistre. Pour le plus grand bien des futurs troupiers, les bâtiments de bois furent en partie remplacés par de grandes casernes de pierre, et parfois, en voyant les quelques « baraques » respectées par les flammes — derniers vestiges d'une installation malsaine — on se prend à regretter que l'incendie n'ait pas fait son œuvre jusqu'au bout.

On se plaît, en tous cas, à rêver l'érection d'une statue au petit pioupiou obscur et criminel — passible du conseil de guerre — qui, par malignité ou imprudence, laissa, dit-on, tomber une allumette dans le tas de paille, foyer de l'embrassement général.

Ce misérable fut un des bienfaiteurs de l'humanité. ...

L'impression causée par cet incendie est une de celles qui sont restées le plus vivaces dans l'esprit des enfants de ma génération.

D'ailleurs, nombreux sont les souvenirs qu'évoquent en nous les casernes et le régiment d'infanterie — souvenirs de ce jeune âge où l'on ne trouve rien de si beau que le son du clairon — rien d'aussi savoureux que le biscuit de troupe ! Oh ! ce biscuit de troupe, carré, doré, troué ! Quelles vilénies n'avons-nous pas commises pour nous le procurer !

Pendant les vacances, nous nous réunissions le matin, au nombre d'une quinzaine, puis nous nous répartissions la ville, et nous allions en petits groupes par les rues, pour y ramasser les bouts de cigarettes.

Sur le coup de onze heures, on se retrouvait « *en bas de la rue* » ; le chef de la bande centralisait le butin ; puis chacun « mettait » un sou, et on allait acheter du tabac, — du propre — qu'on se faisait servir en dix cornets différents. On procédait ensuite à d'habiles mélanges ; et on allait offrir ses produits, en échange de sacs de biscuits, à travers les palissades, aux soldats dupés par la belle apparence des cornets de papier de soie.

Ah ! honte à toi ! esprit de fraude et de falsification, qui déjà venais te nicher dans des cerveaux de huit ans !.....

C'est ainsi, en faisant, pour notre commerce, le tour du quartier, que nous nous sommes familiarisés avec la route de Void, que le roulement des tambours s'exerçant à l'orée du bois de Ville nous incitèrent maintes fois à gravir, — avec le réservoir d'eau qui alimente la ville et dont nous voulions à tout prix sonder les mystères, — avec la côte Denin et les rochers surplom-

bant le chemin de Ville-Issey, où nous avons établi un véritable campement de Peaux-Rouges.

Plus bas dans la rue, le chemin de *Lawoua* fut le théâtre de nos escapades, et nous y fîmes, certes, plus de tapage que les farfadets et les sorcières dont c'était jadis le lieu de réunion et de *sabat*.

La rue des Capucins, dans tout le reste de sa longueur, n'a d'intéressants que sa forte inclinaison et ses multiples recoins. A peine reconnaît-on, voisinant avec la gendarmerie, l'ancien couvent des religieux qui lui ont donné son nom.

Une famille de jardiniers s'y est installée. Et si vous n'avez pas besoin de fleurs ou de salade, si vous ne traversez pas le vaste couloir où jadis résonnèrent les sandales des Capucins, vous ne soupçonnerez point l'existence de ce couvent établi en 1704, et de cet ordre peu considéré et peu digne de l'être.

Le seul mérite apparent des Révérends Pères, si l'on en croit les historiens, fut en effet « l'utilité grotesque de faire peur aux petits enfants! »

Et, néanmoins, tandis que la rue s'allonge sans cesse, le nom lui aussi semble prendre une importance nouvelle; et si l'on était mystique, on croirait voir planer sur tout le quartier des bras de religieux dont, chaque jour, le geste de bénédiction et de domination se ferait plus ample.....

Chanoines, du fond de votre oubli, n'en êtes-vous point jaloux ?



## XXI. — La Place du Centre et l'histoire funèbre de sa pompe

Commercy n'a pas toujours été la ville favorisée qui reçoit l'eau dans presque toutes ses maisons.

Autrefois, les pauvres ménagères étaient obligées d'aller s'approvisionner à certaines fontaines plus ou moins espacées. La plus majestueuse de toutes était sans contredit « la Pompe ». Elle s'élevait au centre de la ville et dispersait les trésors de ses flancs aux cinq rues concourantes des Capucins, du Bas-de-la-

Place, de Breuil, de la Porte-au-Rupt et des Colins. Un grand balancier de fer se manœuvrait parallèlement à l'une de ses faces latérales et servait d'appareil de gymnastique aux gamins de six ans. Sur l'autre face, on collait des affiches, car la Pompe aimait à se rendre utile; elle était de toutes les fêtes: sous l'empire, la boule creuse qui la surmontait était remplie de résine et s'illuminait. cependant qu'au-dessous, la tête affreusement béate du mascarón continuait à surveiller le débit du liquide et le remplissage des « siaux ».

Aujourd'hui, cette tête qui fut le cauchemar de notre enfance sert d'ornement à une maison particulière de la route d'Euville, et la bouche ouverte semble vouloir aspirer la brise de la prairie meusienne.

Derrière la Pompe se trouvait, comme s'il eût voulu lui faire concurrence, le Café du Centre. Ici l'eau, là le vin et les liqueurs. Et la Pompe et le Café, ayant vécu si longtemps côte à côte, disparurent presque ensemble.

La Pompe fut rasée comme une vulgaire barbe de huit jours (1), et l'Administration des postes ayant trouvé grande allure à l'ancien Café, y installa ses bureaux.

Et les voyageurs qui maintenant écrivent devant les guichets la lettre ou la carte pressante ne se doutent peut-être pas qu'il y a vingt ans ils auraient pu en faire tout autant à la même place — à la condition de s'être préalablement adressés au garçon.....



## XXII. — La Porte-au-Rupt et l'histoire funèbre de sa fontaine

La Poste est la tête d'un pâté de maisons comprises entre deux rues parallèles: la rue Porte-au-Rupt et la rue des Colins.

(1) Lorsque furent éditées les premières cartes postales de Commercy, bon nombre de personnes regrettèrent la disparition de la Pompe et l'impossibilité de la reproduire; mais du temps de l'existence de ce monument, M. Recouvreur, frappé de son caractère intéressant, en avait fait une jolie aquarelle, dont on se servit heureusement pour ajouter une carte postale originale à la collection de Commercy.

### XIII. — Dans la rue des Moulins ; devant le Théâtre municipal.

La rue des Moulins devrait s'appeler l'Angle des Moulins. L'un des côtés aboutit à l'abattoir et au moulin. Sur l'autre, on peut marquer un point important, qui désignerait le théâtre municipal. Car nous avons un théâtre municipal.

La façade en est pauvre. Quant au reste.....

Un jour que je passais par là, j'aperçus plusieurs personnes, hommes et femmes, qu'aux faces rasées des uns, aux gestes démonstratifs des autres, je reconnus pour être des gens de théâtre.

Ils cherchaient, sans la trouver, notre scène municipale. Et comme l'un d'eux, ayant enfin découvert le *Café de la Comédie*, le désignait à ses camarades, le chef de la troupe se fâcha tout rouge. Une première basse du théâtre de Marseille chanter là-dedans ! jamais ! .... Et je ne me souviens plus bien si la représentation annoncée pour le soir eut lieu.

Notre théâtre, il faut l'avouer, ne paie pas de mine, et ne nous offre pas une scène digne d'une ville de l'importance de Commercy. Et l'on ne doit pas s'étonner de voir une basse refuser de chanter le rôle de Méphisto, après que l'on a vu, comme je l'ai vu moi-même à une audition de Faust, le jardin de Marguerite représenté par un unique pot-de-fleurs et l'église du IV<sup>e</sup> acte par un intérieur de palais (1).

Mais n'en voulons à personne qu'à nous-mêmes. A-t-on le droit d'exiger des sacrifices de décor et d'installation, si l'on se rend compte qu'à chaque représentation les banquettes restent vides, et que les acteurs parlent ou chantent pour les murs. On objectera bien que si Commercy professe un si profond mépris pour le théâtre, cela tient précisément à la pauvreté de la scène ; et on répondra qu'il se soucie peu d'entendre dire de belles choses dans un cadre indigne.

Personne ne sera dupe de cet argument ou de cette excuse : une autre scène plus récente et plus élégante ne séduit pas

(1) Depuis l'an dernier, de sérieuses améliorations ont été faites, grâce à l'activité d'un nouveau propriétaire et à la nécessité de donner aux intéressantes pièces jouées par l'« Artistique Commercienne » des décors dignes d'elle.

davantage les impresarios. Une représentation, qu'elle soit donnée à la « Renaissance » ou à la « Comédie », est généralement pour eux une représentation sacrifiée.

Si Commercy ne va pas au théâtre, si Commercy se soucie peu d'entendre dire de belles choses, il ne faut pas en chercher longtemps la raison : Les représentations ont lieu le soir ; et le soir, Commercy, l'indolent Commercy ne peut se dispenser de dormir.....

D'ailleurs, il a dû en être ainsi de tous temps ; et si les chanoines — dont l'église était précisément bâtie sur les lieux où s'élève aujourd'hui le théâtre — ont fait jadis jouer quelque Mystère, je me les imagine très bien, gras et somnolents, écoutant sans intérêt et d'une oreille distraite, la série des douleurs de la douce mère de Jésus.....



### XIV — La Coutotte. Le trou Saint-Patrice

Le nom dit tout. Son étymologie ? Je ne veux pas la connaître. Mais pour moi, et pour vous sans doute, il est incomparablement suggestif. Oh ! Ce *tolle* précédé de ce : *ou !* Ce nom est comme les bons sonnets : il vaut un poème.

Il faut qu'un Commercier soit poussé par un bien féroce aiguillon pour qu'il se décide à descendre la Coutotte. Mais on est heureux de la remonter, car on quitte l'abattoir et les tanneries ; on laisse à sa gauche l'odeur fétide du cuir ; à sa droite l'odeur âcre de la boucherie ; on a vu couler, par des rigoles, les détritits du tannage et le sang des bœufs ; les animaux se sont vengés de leur mort : ils vous ont durement rappelé qu'ici on taille leur chair et que là, on tanne leur peau. Et vous montez la Coutotte les yeux et les narines satisfaits.

Mais votre supplice n'est pas terminé. Après la chair, après la peau, la tripe ! Et partout la saleté, et partout la misère.

On ne peut imaginer maisons plus sordides et plus malpropres ; au contraire des demeures ordinaires, elles paraissent plus larges que hautes ; et afin que la Partie soit digne du Tout,

il en est de même des vitres rectangulaires — ou plutôt des carreaux, car là où le verre a disparu, il a été remplacé par le papier.

Et si vous vous étonnez, si vous dites aux malheureux hôtes de ces lieux que leurs habitations sont des bouges infects, ils sont en droit de vous répondre : il y a pis encore.

Il y a pis encore ! il y a le trou Saint-Patrice. J'ignore qui fut Saint-Patrice, la « Vie des Saints » n'étant pas mon livre de chevet. Mais je m'étonnerais fort de voir ce bienheureux accepter une niche dans la cour qui porte son nom. Ou alors il devrait se résigner à imiter après sa béatification cet autre Saint qui, selon la légende, laissait courir sur son corps toutes sortes de bestioles parasites, se gardant bien de les occire, sous prétexte que « Dieu leur ayant donné l'existence, il ne lui était pas permis de la leur enlever. »

En tout cas saint Patrice est un Saint rempli d'humilité et de patience : à sa place, je n'aurais pas permis qu'on prostituât ainsi mon nom ; j'aurais demandé à Dieu qu'il me fit la grâce de boucher le trou Saint-Patrice afin qu'on n'en parlât plus.

Car il est toujours pénible d'en parler ; et je n'en veux pas faire une plus longue description : et je n'inciterai pas ceux qui ne le connaissent point à l'aller visiter eux-mêmes : car ils y rencontreraient, dans une nausée, tout ce qu'on évite de voir, de respirer et de dépeindre....



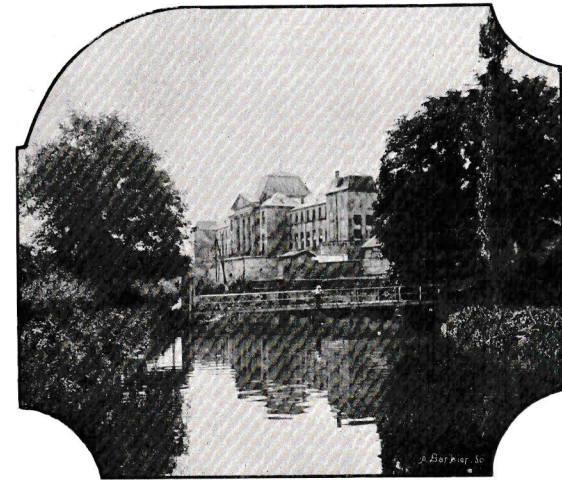
## XV. — Les Palottes. Un faux rêve Le Château d'eau.

..... Ce soir là, comme j'avais patiné très longtemps sur le champ de glace des « Palottes », j'étais exténué et je me couchai de bonne heure.

Mais une fatigue extrême ne favorise pas toujours le sommeil ; et pendant que mes jambes continuaient leur mouvement alternatif sur une *patinoire* de songe, je repassai dans mon esprit à demi-éveillé l'itinéraire de ma journée, et mes yeux ouverts

dans la nuit virent confusément les lieux que j'avais traversés....

Je me retrouvai au quai Neptune, devant l'immense nappe d'eau qui vient mourir contre la chaussée et qui baigne les derrières du Château. Les chevaux s'y avancent jusqu'au poitrail et en sortent avec un bruit de fers qui ébranle les échos du vieux bâtiment. A côté, des laveuses mêlent le vacarme de leurs battoirs aux cris des hussards qui, penchés aux fenêtres, trouvent en toutes choses l'occasion d'une clameur, et, grands enfants, s'émerveillent au spectacle d'une femme qui passe ou d'un oiseau qui vole.



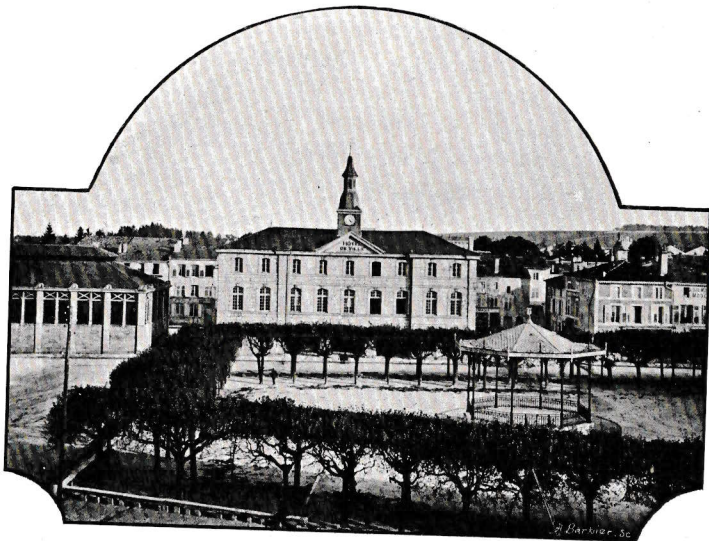
Puis je me revis traversant la voie du chemin de fer et passant devant la petite maison enguirlandée de plantes vivaces du garde-barrière, je reniflai la bonne odeur du sureau qui, les soirs d'été, émane de ce berceau de feuillage. Je longuai les murs des jardins fertiles arrosés par un bras de la Meuse ; et j'arrivai enfin à l'entrée des « Palottes », sur le pont au-dessous duquel la rivière se sépare pour former, d'une part, le canal de la forge, et d'autre part, le petit cours d'eau qui va se jeter dans la grande Meuse.

Autrefois, ce petit cours d'eau était très apprécié des pêcheurs, car le poisson abondait dans les herbes de ses bords, entre les pierres de son lit.

## IX. — Le cœur d'une ville : La Place

(Lettre à un ami d'enfance)

« Jamais, mon cher, jamais je n'ai éprouvé plus folle envie de rire que ce matin. Ton cousin, tout architecte qu'il est, m'en a dit de bien bonnes lorsque nous avons fait ensemble notre tour de ville. Comme il venait pour la première fois à Commercy, j'avais été très heureux de lui servir de cicérone. Nous montons la rue de la Place. Le nom d'abord intrigue mon homme.



— « De la Place, dit-il, de quelle Place ? »

— « Ah ! lui ai-je répondu, on voit bien que vous n'êtes pas Commerçien. Ici, lorsqu'on parle de la Place, tout le monde comprend. Pour nous autres, c'est la Place tout court ; pour les étrangers, c'est la place de l'Hôtel-de-Ville.

— « Fort bien, s'est-il écrié ; alors ce superbe monument que j'aperçois dominant toutes les maisons environnantes, les écrasant sous le poids de sa majesté, c'est votre Hôtel de Ville !..... »

Et ce disant, il me montrait du doigt notre fastueuse Caisse d'Épargne..... Je m'empressai de le détromper.

Alors il s'est retourné et s'est mis à chercher, d'un air très comique, notre mairie parmi les maisons, à travers les arbres. Et lorsque le grêle beffroi l'eut induit à croire qu'il avait mis les yeux dessus, ce fut de sa part une explosion de reproches indignés, une colère de rhéteur devant qui on écorche les mots.

« Malheureux que vous êtes ! s'est-il écrié ; il est perdu, votre Hôtel de Ville, il a été battu, roulé, anéanti par la Caisse d'Épargne ! Lui qui devrait dominer toute la Place ! Et on l'y cherche ! Mais cette maisonnette carrée est bien plus en vue..... un instant j'étais tenté de confondre..... » Et, narquois, il désignait la petite baraque de la Bascule municipale, sur le tablier de laquelle venait de s'arrêter un énorme chariot..... »

Tu comprends combien j'étais blessé dans ma fierté de Commerçien. Comme je souffrais de ne pouvoir lui présenter un monument grandiose — ou un hôtel de ville genre cathédrale, avec un imposant beffroi !.....

Sur la place, ce fut un autre ébahissement ; il avait plu pendant deux jours — et le jet d'eau seul était à sec. Ton cousin, toujours ironique, le comparait à une vaste potiche et était d'avis qu'il servit de receptacle à un parterre de fleurs — à condition que, pour l'arrosage, on amenât de l'eau d'autre part.

Sérieusement vexé cette fois, j'ai voulu détruire la mauvaise impression que produisait sur son tempérament d'artiste le spectacle de notre pauvre place — en lui disant tout ce qu'elle a de pittoresque à certains jours et à certaines heures.

Et pour cela, je lui racontai des choses qui, pour paraître à un auditeur intéressantes et touchantes, doivent être pour lui des souvenirs..... Ce récit m'a fait revivre toute notre enfance passée sur cette Place — la grande Place de récréation des gamins de la ville, depuis le moment où ils commencent à creuser la terre au pied des arbres pour faire des gâteaux, jusqu'à l'heure où ils n'osent plus courir, comme de grands fous, sur les banes du pourtour.....

Ah ! tu m'aurais bien compris, toi, quand j'affirmais que la Place était le cœur de la ville..... surtout pour les petits.

Te souviens-tu de nos interminables parties de *barres*, ou de « patte » ou de « loup ! ». On franchissait la place en un clin d'œil ! Et le « saute-mouton ! » comme nous étions heureux lorsque, assez nombreux pour former le long des arbres une chaîne ininterrompue, nous pouvions nous faire admirer de

quelque promeneur solitaire par la vitesse de notre course et la hauteur de nos sauts !

Et ces chers tilleuls, dans les feuilles desquels nous nous roulions à l'automne lorsqu'un horticulteur, armé de longs ciseaux, leur coupait les cheveux !

Et le bon vieux jet d'eau, combien propice il fut à nos ébats et à nos jeux ! s'il avait fonctionné, aurions-nous fait, dans son sein ces bonnes parties de cache-cache qu'interrompait souvent la menaçante apparition, sur le seuil de la mairie, du sévère sergent de ville.

Te rappelles-tu du trou que nous creusions contre ses marches inférieures pour y faire rouler la bille de terre colorée ou le petit ballon de cuir, suivant que nous jouions au « pot » ou à la « pelote ».

D'autres, pendant ce temps, préféraient jouer à la *rangée*, et alignaient sur une longueur de quinze mètres leurs *chiques* que le gagnant revendait ensuite au perdant à raison de vingt-quatre pour un sou, — pas plus cher, puisque la couleur avait disparu ; neuves, elles valaient un centime pièce chez le marchand.....

Et le *quéné* ! On plaçait un morceau de bois pointu sur la pierre et, au risque de se crever un œil, on tapait ferme dessus avec un bâton.

Et les chaînes qui relient les bornes du jet d'eau ! n'étaient-elles point nos balançoires préférées ! — Un jour que j'oscillais, le ventre sur l'une d'elles, un « voyou de la Coutotte » détacha l'une des extrémités, et je m'aplatis sur les marches, le menton fendu par une de leurs arêtes. Je rentrai à la maison ensanglanté, et à partir de ce jour là — j'avais sept ans — je me pris à craindre pour la croissance de ma barbe.

Les jours où les forains donnaient leurs représentations, on était si bien, juché sur le jet d'eau, pour voir la « parade » du théâtre Lamberty ou du théâtre Robbas !

Le jet d'eau ! la place ! c'est, n'est-il pas vrai, le cadre de tous nos souvenirs d'enfance !

C'est là que le Commerçien trouve toute sa distraction. Bamin, il y court, il y saute, il y crie ; il y monte sur les chevaux de bois, sur les vélos ; il y assiste, en plein air, aux représentations des hercules qu'éclairaient deux lampes fumeuses. Et plus tard, il revient s'y promener, par les soirs d'été, pour y rêver sous les arbres — ou pour traverser les allées des baraques foraines qui

quelles courses et quelles excursions le Véloce-Club vient d'organiser pour la prochaine saison, c'est encore *sous la Commune* qu'il faut vous rendre.....

Avant l'âge de douze ans, un Commerçien ne connaît de l'Hôtel de Ville que le péristyle. Mais à cet âge, l'irrésistible désir de lire Jules Verne et Alexandre Dumas le conduit à l'étage supérieur : là, en effet, se trouve la Bibliothèque municipale.

Elle est ouverte tous les dimanches, le matin.

Si vous y entrez vers dix heures, un fait particulier attire incontinent votre attention : sur dix personnes présentes, il y a au moins huit enfants, garçonnets ou fillettes. Ces enfants se pressent en chuchotant, autour de l'aimable bibliothécaire, qui, dans une légitime crainte d'être étouffé, a fait construire récemment une petite barricade de bois. Sur les ponts, ces fragiles constructions s'appellent des garde-fous ; à la Bibliothèque, cela pourrait s'appeler un garde-gosses.

Successivement, les bambins exhibent une liste de livres qu'un aide complaisant va dénicher sur les rayons, et on a l'impression que ces enfants sont de petits commissionnaires : s'ils présentent maintenant le bulletin que leur papa leur a dit de montrer au bibliothécaire, ils donneront tout à l'heure, à la bouchère ou à l'épicière du coin, le bulletin où leur maman a inscrit la quantité de mouton ou de moutarde à rapporter à la maison. Ils vont chercher des livres comme ils iraient chercher de la viande.

D'ailleurs, sur ces huit enfants, quatre prennent des bouquins crasseux et avariés : collections de journaux de voyages ou de vulgarisation que les bons ouvriers lisent pendant les soirées d'hiver.

Beaucoup des heureux de cette terre, qui dédaigneraient de toucher à ces livres que le travailleur macule pendant les veillées, témoignent d'une intellectualité plus élevée par le choix d'ouvrages de bon goût : et vous pouvez entendre deux autres enfants demander au Bibliothécaire sur un ton récitatif et nasillard quelque roman de Jules Mary ou de Xavier de Montépin.

Enfin, les deux derniers gamins, — deux potaches —  
chercher les documents.....



A la Bibliothèque, vous ne rencontrez que fort rarement un travailleur, un piocheur : à Commercy, la vie est calme : pourquoi rechercher les émotions littéraires et les tracasseries scientifiques ! La culture intellectuelle y est négligée ; et c'est par une visite à la Bibliothèque que vous pouvez surtout vous en rendre compte. Aussi, lorsque vous sortez de la salle où, sur dix personnes présentes, vous avez vu au moins huit enfants se pressant en chuchotant autour de l'aimable bibliothécaire, vous regrettez, si comme moi vous aimez votre Commercy, qu'on ne vienne pas chercher à l'Hôtel de Ville les aliments de l'esprit, et vous faites des réflexions pessimistes en traversant la grande salle du Conseil.....



### XI. — A l'Hôtel de Ville (suite) :

**Salle du Conseil : salle d'élections. Commercy politique. Salle des mariages : salle de revision. La justice de paix.**

La salle du Conseil municipal est grande et silencieuse. L'atmosphère en est paisible. On a le sentiment que les séances doivent être sérieuses et dignes. La salle s'anime un peu aux jours d'élections ; mais ce n'est pas une animation malsaine. Les échos ne répètent point les altercations des partis en lutte ; si une clameur s'élève, c'est une ovation sympathique. Jamais les scrutins n'ont donné de résultats inattendus : Commercy, le calme et bon Commercy, vote avec sa raison et avec son cœur : pour les opinions qui lui semblent justes, pour les hommes qu'il aime. En vain les perturbateurs étrangers ont essayé parfois d'amener la discorde dans les idées et le trouble dans les consciences : ils n'y ont jamais réussi. Quoi qu'on fasse, Commercy conserve en politique son honnête et clairvoyante personnalité.....

C'est toujours un cri d'enthousiasme unanime qui s'élève lorsque, dans cette grande salle du Conseil, on proclame le nom

des élus : « Vive Commercy ! » Oui, vive Commercy juste, vive Commercy uni, vive Commercy reconnaissant !

En dehors de ces occasions exceptionnelles, la salle du Conseil n'est guère traversée que par les visiteurs de la Bibliothèque. Les grandes personnes y passent rapidement. Mais les bambins s'arrêtent devant les portraits de Carnot et de M. Loubet, devant « la Charge de cuirassiers », de Morot ; ils s'attardent devant deux belles eaux-fortes dont les personnages nous représentent, en leur parfaite nudité et leurs poses lascives, nos ancêtres de « l'Age de pierre » et les « Romains de la Décadence ». Les petits garçons prennent cet air stupidement renseigné des mioches qui visitent pour la première fois un musée de sculpture ; les petites filles passent avec des mirettes effarouchées et se poussent le coude avec un rire hypocrite.....

Autrefois, les espiègles se livraient à une facétie bien innocente : ils faisaient résonner la grosse caisse de la fanfare municipale placée dans la salle du Conseil, et, dans la Bibliothèque, tout le monde sursautait à ce bruit imprévu.

Mais, depuis plusieurs années, il n'y a plus de grosse caisse, il n'y a plus de fanfare municipale ; et personne, les soirs d'été, ne vient plus écouter, en se promenant sur la place, les répétitions qui faisaient trembler les vitres de l'Hôtel de Ville..... (1)

(1) De nouveau tremblent les vitres de l'Hôtel de Ville aux résonnances des répétitions de la musique municipale. Depuis deux ans, elle revit, notre « Cipale ». Et j'écrivais le 31 août 1907, dans le *Républicain de l'Est* :

« Commerciens, mes frères, n'avez-vous pas eu comme moi l'âme remplie de crainte lorsque, dimanche, sur le coup de cinq heures, vous vîtes s'accumuler les nuages menaçants et tomber quelques gouttes de pluie, dont se tigna la surface des trottoirs ? Et n'avez-vous pas appréhendé qu'un gros nuage vint sottement crever au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, empêchant ou interrompant le concert de la Musique municipale.

Car dimanche était jour à marquer d'une pierre blanche dans les annales de la vie commerciale. Une ville qui n'a point de musique pour faire entendre sa voix ressemble à une personne muette : c'est une infirme. Dimanche était jour de guérison, dimanche était jour de résurrection.

Dès quatre heures et demie, les musiciens arrivent, pour la plupart munis de parapluies, petits kiosques portatifs — en attendant la construction du grand kiosque de pierre qui doit remplacer le pauvre vieux jet d'eau. A cinq heures, — heure solennelle — tout le monde est là ; près de cent personnes ont eu confiance en la victoire de la Musique sur la Nue ; elles entourent les bancs. Le chef, M. Rivière, fait le geste décisif ; déjà toutes les embouchures sont aux lèvres, et la voix de Commercy, si longtemps inentendue nous chante joyeusement la *Marche des Musiciens*.

Et au son de cette voix, qui évoque tant de souvenirs, on se regarde et on se sourit — en gens qui se comprennent — comme pour se dire : « Vous rappelez-vous ?.....

Vous rappelez-vous le bon vieux temps, où nous venions ici ouïr notre chère